Document generated on 07/16/2025 7:01 p.m.

Nouvelles pratiques sociales

Le sens de la communauté chez les jeunes Hindous de Montréal : entre le Gange et le Saint-Laurent

Lomomba Emongo, Kalpana Das and Gilles Bibeau

Volume 14, Number 1, June 2001

La dynamique partenariale : un état de la question

URI: https://id.erudit.org/iderudit/008330ar
DOI: https://doi.org/10.7202/008330ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)
1703-9312 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Emongo, L., Das, K. & Bibeau, G. (2001). Le sens de la communauté chez les jeunes Hindous de Montréal : entre le Gange et le Saint-Laurent. *Nouvelles pratiques sociales*, *14*(1), 152–168. https://doi.org/10.7202/008330ar

Article abstract

The concept of cultural community or ethnocultural community is closely related to immigration in Quebec. The definitions given in research works, social interventions or governmental policies do not always seem to correspond to reality. Between the definitions received from different authors, schools or governmental programs, and reality, we chose to give priority to what the young Hindus met at the time of our research had to say. It appeared that the definitions received, as well as our presuppositions at the beginning of our research are shaded by what the young Hindus had to say. This motivated us to re-examine, through the point of view of the second generation, the integration of the ethnocultural communities in a country like Quebec. Undoubtedly, this brings new material for thought to social sciences and other fields involving social and political issues.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le sens de la communauté chez les jeunes Hindous de Montréal : entre le Gange et le Saint-Laurent

Lomomba EMONGO
Institut interculturel de Montréal

Kalpana DAS
Institut interculturel de Montréal

Gilles BIBEAU
Université de Montréal

La notion de communauté culturelle ou communauté ethnoculturelle est étroitement liée à l'immigration au Québec. Les définitions qui lui sont données en fonction d'une recherche, d'une intervention ou d'une politique gouvernementale ne semblent pas toujours correspondre à la réalité. Entre les définitions reçues des auteurs, des écoles, des courants ou des programmes gouvernementaux et la réalité, nous avons choisi de donner la parole en priorité aux jeunes Hindous rencontrés lors de notre recherche-action. Il nous est apparu que les définitions reçues, de même que nos propres présupposés au début de notre recherche se trouvent nuancés par ce que nous ont dit les jeunes rencontrés. Ce qui incite à réexaminer, à travers le point de vue de la deuxième génération, l'intégration des communautés ethnoculturelles dans un pays comme le Québec. Sans doute y a-t-il là matière à réflexion à la fois pour les sciences humaines et pour tout ce qu'englobent les préoccupations sociales.

The concept of cultural community or ethnocultural community is closely related to immigration in Quebec. The definitions given in research works, social interventions or governmental policies do not always seem to correspond to reality. Between the definitions received from different authors, schools or governmental programs, and reality, we chose to give priority to what the young Hindus met at the time of our research had to say. It appeared that the definitions received, as well as our presuppositions at the beginning of our research are shaded by what the young Hindus had to say. This motivated us to re-examine, through the point of view of the second generation, the integration of the ethnocultural communities in a country like Quebec. Undoubtedly, this brings new material for thought to social sciences and other fields involving social and political issues.

INTRODUCTION

Le présent article fait suite à une recherche-action conduite par l'Institut interculturel de Montréal (IIM) et intitulée *Pratiques identitaires et résolution des problèmes dans la communauté hindoue de Montréal*[1]. La dimension psychosociale de la santé mentale des immigrés hindous est au cœur du projet. Plus que les troubles de comportement et les diagnostics psychiatriques, la santé mentale renvoie aux conceptions des différentes cultures relativement à l'équilibre ou à la paix intérieure, à la quête d'harmonie non seulement avec soi-même mais également avec le reste de la société, la nature, le cosmos et le divin.

Cette recherche-action a été l'occasion d'explorer ce que signifie la collectivité aux yeux des membres de la communauté hindoue de Montréal. La méthodologie se voulait proche de l'anthropologie culturelle ; mais, en même temps, elle a cherché à faire émerger des conditions permettant la modification des conceptions et des pratiques. De telle sorte que, dans cet article, nous entendons revisiter la conception que l'on a généralement d'une communauté ethnoculturelle au Québec, et ce, à la lumière de la conception

1. Projet réalisé avec la collaboration de Ranjana Jha, à titre de personne-ressource de la communauté hindoue et grâce au soutien financier du ministère du Patrimoine canadien. Il s'inscrit dans la dynamique de partenariat de l'IIM avec l'Équipe de recherche-action en santé mentale et culture (ÉRASME), dont la coordination est assurée par Ellen Corin, anthropologue et psychiatre à l'Université McGill et au centre de recherche de l'Hôpital Douglas. ÉRASME existe depuis 1993 et fonctionne grâce à la subvention d'équipe allouée par le Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS). Son champ de recherche est essentiellement la santé mentale dans une perspective pluraliste, au regard tant des communautés ethnoculturelles que du mouvement alternatif au sein de la société québécoise. Trois grandes structures composent ÉRASME, en plus des chercheur(e)s universitaires issu(e)s d'horizons divers : l'Institut interculturel de Montréal (IIM), la Table de concertation pour les réfugiés et les personnes immigrantes (TCRI) et le Regroupement des ressources alternatives en santé mentale du Québec (RRASMQ).

qu'ont nos répondants de leur propre communauté. Il n'est pas certain, en effet, que le sens de notions telles que groupe ethnique, communauté culturelle, communauté ethnoculturelle, minorités visibles et bien d'autres soit le même dans le langage courant ou les études scientifiques que pour ceux qui sont désignés par ces catégories. Par ailleurs, nous avons ajouté une dimension interculturelle à notre démarche méthodologique. En effet, les partenaires communautaires communément appelés personnes-ressources sont ici considérés comme des chercheurs à part entière, appelés à assumer conjointement le projet, de sa conception à la diffusion de ses résultats, en passant par sa réalisation, son évaluation, etc.

L'instrument principal de la recherche était un guide d'interviews semi-dirigées, adapté selon les groupes de personnes interrogées. Nous avons aussi recouru à la technique d'animation de groupes. Ainsi, nous avons atteint quatre catégories de répondants et réalisé une soixantaine d'interviews avec les parents, les experts traditionnels, les professionnels et les jeunes Hindous. Cet article met l'accent sur les jeunes et s'inspire des 20 interviews individuelles et des 5 animations de groupes réalisées avec eux. Les jeunes ont été sélectionnés suivant trois cohortes : les 13 à 15 ans, les 16 à 20 ans et les 20 à 25 ans. Ces trois cohortes correspondent plus ou moins à trois degrés de scolarité : le secondaire, le cégep et l'université. Nous avons tenu compte d'autres critères de sélection relativement à la situation de leur famille : les catégories socioéconomiques, la région d'origine en Inde, la langue vernaculaire des parents, leur lieu de mariage (en Inde ou ailleurs dans le monde), le type de mariage (de même caste ou mixte). En dehors de quelques déséquilibres internes à l'échantillon réel que nous avons pu atteindre, nos données sont suffisamment riches en contenu pour alimenter un article sur le sens que les jeunes Hindous de Montréal donnent à leur communauté.

Le fait de choisir des jeunes se justifie par la position charnière qu'ils occupent entre la génération des parents nés en Inde ou ailleurs dans le monde et la prochaine génération d'enfants qui naîtront et vivront au Québec. À cheval entre deux références, le pays d'origine de leurs parents (l'Inde) et le Canada ou le Québec, les jeunes Hindous de Montréal nous ont livré un discours multiréférentiel sur la communauté ethnoculturelle à laquelle ils sont censés appartenir. Comme nous le verrons, leur perception de la place, du rôle et du sens de la communauté hindoue (indienne ou sud-asiatique) en contexte d'immigration est révélatrice des dimensions et des nuances qui ne sont pas toujours visibles d'emblée. Par exemple, si les conflits d'identité sont inévitables du fait du choc des cultures, ils n'aboutissent pas nécessairement à un tiraillement sans issue. D'autre part, les deux références de nos répondants finissent par se conjuguer, sans toutefois se confondre, dans une même expérience transnationale et transculturelle de quête d'identité.

Par ailleurs, nous aurions aimé jeter un regard rétrospectif sur notre propre recherche-action. Faute d'espace, nous ne pourrons malheureusement pas aborder la question de la pertinence de nos préconceptions au sujet de la communauté Hindoue de Montréal, au regard de ce que pensent les jeunes Hindous rencontrés. En attendant d'y revenir dans un autre article, l'intérêt de ce texte est de faire ressortir le visage empirique et le sens d'une communauté ethnoculturelle vue de ses membres. Cela devrait permettre de soulever des interrogations face au discours ethniciste, tant officiel que scientifique. Qu'entendent les jeunes Hindous de Montréal par « communauté hindoue » ? Telle est la question directrice de notre démarche.

DE LA COMMUNAUTÉ HINDOUE DE MONTRÉAL

Son visage empirique : diversité et ambiguïté

Pour la plupart des jeunes Hindous que nous avons abordés, il existe bel et bien une communauté hindoue à Montréal. Celle-ci leur apparaît comme une réalité plurielle, composite, comme le laisse entendre cette jeune universitaire, bengalie par ses parents :

> *The Hindu community is so diverse ! So you can't really say there is a certain kind of Hindu community. Amongst Hindus themselves, they are all separated by language or regional differences.*

Ainsi, d'après ce que nous ont dit les jeunes rencontrés, nous avons relevé trois caractéristiques générales du visage empirique de la communauté hindoue de Montréal,

La mosaïque originaire

Au premier degré, pourrait-on dire, la diversité communautaire concerne les personnes, les Hindous eux-mêmes. Mais il ne s'agit pas du fait biogénétique selon lequel il n'existe pas deux êtres humains identiques ; il s'agit plutôt d'éléments culturels qui permettent aux Hindous de se distinguer les uns des autres, comme la langue vernaculaire, la région géographique d'origine, la caste, ou *jâti*, le lignage, les pratiques spirituelles, etc. À ce niveau, la diversité renvoie aux appartenances qui prennent source dans le pays d'origine. En effet, il est remarquable que des jeunes Hindous nés ou ayant grandi au Québec ou au Canada se perçoivent comme appartenant à une mosaïque préalable à l'immigration de leurs parents :

> *I don't see myself as being part of any community. I see myself as being part of two groups. My parents come from Karnataka, but we are really Tamillians and the Tamillians here are Sri Lankan. And if you have Tamillians they are Ayers, but we're not Ayers, we're Ayengars. Even*

different from them too. So if we were going to go to a temple we wouldn't know which one to go to because North Indians pray to Vishnu more, South Indians will pray to all the Shiva deities. All the Tamil temples that they have here are all in praise of Dianaturgay or Murga : there is no Vishnu deity. So we tend to be isolated sitting at home. So I feel generally that I'm an Indian and that's it. Yeah, I see myself as a Gujrati person !

Ainsi, dans cette mosaïque culturelle et spirituelle qui ressemble, à certains égards, à un labyrinthe, l'identification du jeune Hindou emprunte des avenues qui peuvent sembler tortueuses. Mais au-delà du labyrinthe, cette même personne se reconnaît toujours et tout de suite sur plusieurs plans : sur le plan du lignage *(If you have Tamillians they are Ayers, but we're not Ayers, we're Ayengars) ;* sur le plan régional *(I see myself as a Gujrati person) ;* sur le plan national *(I feel generally that I'm Indian*). À travers ses parents, le jeune Hindou de Montréal se trouve enraciné dans un pluralisme inhérent à la culture et au pays d'origine, un pluralisme reconnu et accepté par les Hindous bien avant leur émigration. Ce pluralisme articule les différences dues au lieu d'origine ou de naissance (Karnataka), à l'appartenance à un lignage (*Tamillians, Ayers, Ayengars*), à la région d'origine (Gujrat), aux pratiques spirituelles (*Vishnu, Shiva deities*) et, plus largement, à la nation (l'Inde).

L'enracinement du jeune dans la mosaïque originaire de l'Inde ne relève pas seulement d'une « mythologie », du mythe d'un pays qu'il n'a que peu ou pas connu. Loin de n'être qu'un pays imaginé, voire imaginaire, l'Inde représente pour lui davantage que ce qu'il peut en apprendre des parents ou des livres. En fait, l'Inde fait partie intégrante de l'expérience interculturelle du jeune Hindou de Montréal : alors même qu'il porte sur l'héritage indien de ses parents un regard partiellement chargé de présupposés issus de la culture occidentale, il s'identifiera, à partir d'un certain âge, comme étant d'abord et avant tout d'origine indienne. De la même façon, la plupart des organisations communautaires hindoues de Montréal, du Québec ou du Canada s'inscrivent dans une expérience interculturelle similaire : tout en s'inspirant fondamentalement de l'héritage indien quant aux valeurs qu'elles véhiculent, elles ne relèvent pas moins des exigences et des normes organisationnelles légales de la société hôte.

L'ancrage culturel et spirituel hindou

Au deuxième degré, la diversité communautaire concerne les espaces associatifs significatifs des Hindous vivant au Québec. Ces espaces sont généralement prédéterminés par les éléments distinctifs que l'on a évoqués : la langue vernaculaire, la région géographique d'origine, les pratiques spirituelles, la caste, ou *jâti*, le lignage. Leur dénominateur commun est leur *ancrage culturel et spirituel hindou*. Par espaces associatifs significatifs, il serait

inexact d'entendre des associations hindoues du Québec. Il s'agit plutôt de différentes expressions de cette communauté, à la fois de libre adhésion et se voulant aussi proches que possible de l'héritage indien, des traditions indiennes. On pourrait citer, à titre d'exemple, différents lieux culturels d'apprentissage (comme les écoles de danse ou de langues), de culte (comme les temples), mais aussi différentes fêtes religieuses et culturelles (comme le Diwali, le Holi).

Or, le discours des jeunes que nous avons rencontrés est ambivalent au sujet de ces espaces associatifs significatifs. D'une part, ils attendent d'eux qu'ils préservent, transmettent et favorisent la culture hindoue auprès de la jeune génération vivant au Québec ou, plus généralement, en dehors de l'Inde originaire, comme nous l'a confié ce jeune universitaire :

> *I expect them basically to keep our culture alive. Just to show the young people, you know, the people who are born here, that there is another culture that they are part of and that they shouldn't forget about it. My responsibility is to learn it, to be aware of it and not to forget about it also !*

D'autre part, nos jeunes répondants n'ont parlé qu'indirectement de ces espaces associatifs significatifs d'ancrage culturel et spirituel hindou. Ce qui laisse supposer deux choses : soit qu'ils les connaissent mal, soit qu'ils n'y trouvent qu'un intérêt limité. Nous avons pu déceler, à l'aide des données recueillies, certaines raisons pouvant expliquer cet état de fait. Premièrement, quelques jeunes trouvent malsaine l'immixtion de la politique dans certaines de ces structures. Voici un témoignage à ce sujet :

> *I don't go to the temple that often ; but I pray at home and everything. Because I find the Hindu society now is turning more into a political thing. It's not a religious thing, it's like : I want to be president of this Mandi !*

D'autres jeunes ont stigmatisé certaines classifications internes de ces structures comme autant de formes de discrimination entre les Hindous eux-mêmes :

> *Indian people have a lot of stereotypes, a lot of negative stereotypes. For one thing, Indians claim not to be racist, but I believe they are prejudiced toward certain races and nationalities... Within the same community there is racism : it's twisted, brahmin, lower class...*

La contradiction apparente entre les attentes des jeunes à l'égard des espaces associatifs significatifs hindous et ce jugement peu nuancé, voire définitif, exprime un malaise certain chez nombre de nos répondants. Sans doute le regard qu'ils jettent sur la diversité inhérente à leur héritage d'origine ainsi que le sens qu'ils donnent à cette diversité méritent-ils d'être explicités. D'abord, les jeunes ne récusent pas la diversité, mais ils fustigent les préjugés et les stéréotypes. Ensuite, leurs attentes montrent bien que les espaces

associatifs significatifs d'ancrage culturel et spirituel hindou représentent, malgré tout, un lien essentiel pour la conservation, l'apprentissage et la transmission de la culture d'origine. Enfin, leurs propos indiquent que les jeunes Hindous de Montréal ont largement adopté la perception occidentale à travers laquelle ils jugent et, parfois, condamnent des aspects de leur héritage indien. Car ce qu'ils perçoivent comme une forme de racisme interne à une même communauté d'immigrés à Montréal relève, en Inde, d'une organisation sociale basée sur la distinction entre des castes selon le critère de pureté-impureté, notamment dans la tradition brahmanique.

Deux réflexions complémentaires d'ordre général nous sont suggérées à ce propos. D'une part, le pluralisme recèle des pièges inhérents, en dépit de l'esprit de tolérance qui l'accompagne. La diversité culturelle et religieuse interne à une société peut cacher des inégalités sociales criantes, suivant le prisme étranger à travers lequel elle est considérée. Lorsque le jeune Hindou que nous avons rencontré parle de racisme interne à la communauté hindoue de Montréal, il met fort probablement l'accent sur les inégalités sociales qu'il voit se profiler derrière les distinctions entre castes. Tandis que le point de vue de ses parents, s'appuyant sur les enseignements de l'hindouisme, met l'accent sur la distinction entre les castes pures et les castes impures. D'autre part, ces pièges n'apparaissent jamais aussi nettement que dans un contexte étranger. La découverte d'une autre manière d'organiser la société, le recul géographique et historique qui peut modifier l'angle de vision et, en l'occurrence, le jugement, voilà quelques-uns des éléments de ce contexte. Quant aux jeunes que nous avons rencontrés, largement imprégnés du modèle égalitaire de la société occidentale, leur besoin de s'unir autour de l'héritage indien et de s'y ressourcer se trouve heurté par la discrimination qu'ils pressentent derrière les castes, par exemple. Ainsi, la diversité apparaît comme un lieu de division possible. En tous les cas, c'est là une des conclusions que l'on peut tirer de ce qui précède, une conclusion plus proche de la perception qu'ont certains jeunes rencontrés des structures de leur communauté. Disons, pour nuancer, que la diversité communautaire apparaît à certains jeunes comme une notion ambivalente, voire ambiguë. Quelle est l'influence de l'immigration sur cette perception des espaces associatifs significatifs hindous qui, pourtant, se veulent aussi proches que possible de l'héritage indien ? Voilà une question importante, sur laquelle il nous est malheureusement impossible d'élaborer davantage dans le cadre de cet article.

Les services et l'entraide en contexte québécois

Au troisième degré, la diversité concerne les organisations communautaires hindoues. Toutefois, la notion d'« *organisations communautaires* » hindoues ne recouvre pas l'ensemble des structures organisationnelles des Hindous de

Montréal. Des distinctions existent à l'interne et à l'externe. À l'interne d'abord, il y a lieu de distinguer trois groupes :

- Les espaces associatifs significatifs. Comme nous l'avons déjà mentionné, ils sont formés sur la base d'éléments tels que la langue vernaculaire, la région géographique d'origine, les pratiques spirituelles, la caste, ou *jâti*, le lignage, etc. Bien entendu, les affinités d'origines sont parfois sujettes à des adaptations en raison du contexte migratoire.
- Les structures traditionnelles hindoues. Enracinées dans les traditions millénaires de l'Inde et de l'Asie du Sud, elles sont reproduites au Québec, où elles ne bénéficient généralement pas de la reconnaissance légale. Les pandits, *aryuveds* et autres astrologues hindous travaillent, pour ainsi dire, dans la clandestinité au Québec. Faut-il le préciser, ces structures traditionnelles hindoues ne fonctionnent pas en vase clos et leur action rejoint de manière complémentaire bien des aspects du travail social en général.
- Les organisations communautaires hindoues reconnues. Formées par des Hindous et enregistrées conformément à la loi québécoise ou canadienne, elles doivent remplir les conditions d'admissibilité, peu importe leur orientation. Par exemple, tout en étant des structures traditionnelles, les temples hindous de Montréal doivent, pour se faire enregistrer, disposer d'un conseil d'administration, d'un président, d'un trésorier, etc.

À l'externe, les organisations communautaires hindoues se distinguent de celles des autres communautés, qu'elles soient ethnoculturelles ou québécoises de souche ; cette distinction tient surtout à la provenance géographique des membres. Elles se distinguent également des organisations intermédiaires à ancrages multiples. Suivant le discours officiel québécois, les organisations intermédiaires sont censées travailler en interconnexion avec les communautés et les institutions publiques, particulièrement à l'ère de la désinstitutionnalisation et du virage ambulatoire. Elles se distinguent, en troisième lieu, des structures officielles du réseau professionnel.

Cela dit, qu'elles soient reconnues ou pas, d'ordre spirituel ou non, les organisations communautaires hindoues ont pour orientation fondamentale de fournir *services et entraide* à leurs membres. Si toutes affichent des intérêts communs avant tout pragmatiques et liés aux problèmes courants des Hindous en contexte migratoire, certaines ne se composent pas des seuls Hindous, et leurs services ne sont pas exclusivement réservés aux Hindous. La langue vernaculaire, la région géographique d'origine, les pratiques spirituelles, la caste, ou *jâti*, ou encore le lignage, ne sont pas toujours à

l'origine de ces organisations communautaires – même si ces dimensions s'y retrouvent forcément. Ce sont des structures simples, quand elles se limitent à leurs membres, ou complexes, lorsqu'elles regroupent plusieurs organisations. On peut citer des structures d'accueil et d'orientation, d'insertion sociale, de soutien, d'accompagnement, d'entraide et de solidarité. Par ailleurs, à la question de savoir s'ils en connaissent suffisamment l'existence, les jeunes Hindous de Montréal répondent le plus fréquemment qu'ils en savent bien peu de chose, pour ne pas dire à peu près rien du tout. Écoutons une jeune universitaire :

> *I know that there are lawyers and stuff, but as far as a specific service or a place where you can go, I've never heard of anything. There are mostly medical services.*

Les jeunes Hindous fréquentent-ils ces organisations qui sont censées constituer des ressources de leur communauté et qui sont appelées à répondre à leurs besoins en contexte migratoire ? La méfiance semble prédominer chez nos répondants. Les filles se sont montrées les plus méfiantes et les plus critiques. Une étudiante du cégep se demande :

> *Would you want to trust an Indian person knowing that they could be somehow related to you ?*

Tandis qu'une universitaire renchérit :

> *If I was going through a divorce I wouldn't go to anyone in my community. People tend to talk and they take something minute and make it into something big for no reason.*

Cette crainte de l'indiscrétion sera confirmée par des garçons. Un jeune universitaire résume la situation :

> *There would be a fear of a little networking : people talking to other people and telling them : " this person's son has a problem and this is what happens in his house." I'd quite be afraid of that.*

Par ailleurs, la diversité des organisations communautaires vue sous certains angles ne semble pas faire l'affaire de tous les jeunes. C'est le cas de cette universitaire qui a du mal à articuler ses différents engagements communautaires :

> *It's weird because everything is segregated. There is one group, another and another.*

Le moins que l'on puisse dire est que ce propos exprime un malaise, non généralisé mais significatif, relatif à l'instabilité des groupes, d'une part, et à un manque de cohésion possible entre eux, d'autre part. Pour d'autres jeunes, tel cet universitaire, la multiplicité des organisations communautaires est plutôt stimulante :

There is Gujrat Samaj, which I'm a part of. There's also the Bharat Bhavan, which I'm also a part of. We were first part of Bharat because that's basically the Patel Samaj and my Dad has life membership there. We just recently became members of Gujrat Samaj because I have a lot of friends who go there.

Bien entendu, il serait intéressant de pousser plus avant et de sonder les motivations d'un tel débordement d'engagement communautaire, d'évaluer les bienfaits que l'on peut recueillir de chaque engagement particulier, de relever la complémentarité ou les oppositions qui les caractérisent, mais tel n'est pas le propos de cette étude.

En définitive, on peut s'étonner de ce que bien des jeunes Hindous se montrent si peu proches des organisations communautaires au sens indiqué. D'une part, nous nous attendions à ce qu'ils les fréquentent plus qu'ils ne semblent le faire réellement ; d'autre part, ces organisations essentiellement articulées sur le contexte migratoire québécois devraient en principe répondre mieux aux préoccupations des Hindous de la deuxième génération nés au Québec. Mais le fait est que d'attribuer à ces jeunes l'appartenance à une communauté hindoue de Montréal ne suscite pas automatiquement en eux un sentiment d'appartenance. Il n'empêche que la diversité constitue la caractéristique majeure du visage empirique de la communauté hindoue de Montréal. D'une ambiguïté positive ou négative, suivant les points de vue, celle-ci ne comporte pas de valence univoque, du moins selon les jeunes que nous avons rencontrés. Cette ambiguïté marque aussi bien les organisations d'ancrage culturel et spirituel hindou que certaines organisations plus articulées autour du contexte migratoire québécois.

On peut noter aussi, comme autre indication importante, que la majorité de nos répondants se sentent plus attachés aux espaces associatifs significatifs d'ancrage culturel et spirituel hindou, en principe plus éloignés d'eux dans l'espace et le temps, qu'envers les organisations ancrées dans le contexte migratoire québécois, en principe plus proches d'eux. Le paradoxe, si cela en est un, peut s'expliquer. D'abord, il n'y a pas tellement longtemps que l'Inde fait l'expérience de la modernité venue d'Occident ; en regard des traditions millénaires de l'ensemble du sous-continent sud-asiatique, l'organisation moderne, tant étatique qu'associative ou communautaire, est quelque chose de relativement nouveau pour les ressortissants indiens, même lorsqu'ils ont émigré. En même temps, les Hindous, comme tous les immigrés, éprouvent la nécessité de s'organiser lorsqu'ils vivent en contexte migratoire ; mais leurs organisations s'inscrivent dans l'expérience interculturelle que connaissent tous les immigrés vivant à cheval entre le pays d'origine et le pays hôte. Rien n'est plus normal que de voir les jeunes interrogés osciller entre les conceptions nord-américaines et les conceptions indiennes, entre la référence à leur pays de naissance ou d'adoption qu'est le Canada et la référence au pays d'origine de leurs parents qu'est l'Inde.

Au demeurant, nous n'avons fait que reprendre ici un échantillon de cette diversité ambivalente et ambiguë. Nous n'excluons pas la possibilité de dégager d'autres degrés, voire d'expliciter davantage la complexité inhérente à l'une ou l'autre des facettes du visage empirique de la communauté hindoue ci-dessus esquissé. En attendant, le sens que donnent les jeunes Hindous à leur communauté se ressent de cette ambivalence et de cette ambiguïté caractéristiques de la diversité communautaire hindoue.

Son sens chez les jeunes : spiritualité et pragmatisme

Le sens de la communauté, est-on tenté d'affirmer, évoque un idéal de communauté. Les jeunes Hindous rencontrés nous invitent à nous en tenir à la diversité comme indicateur majeur du visage empirique de leur communauté, mais aussi de l'ambivalence et de l'ambiguïté qui marquent cette diversité. À partir de là, leur sens de la communauté se laisse entrevoir à travers deux termes clés : l'appartenance à un univers hindou, en tant que socle fondamental à la fois culturel et spirituel, et les appartenances fonctionnelles au pays d'immigration, en tant que données pragmatiques, tantôt juridiques, tantôt sociologiques, suivant la conjoncture.

La référence à l'Inde

Le sentiment d'appartenance est un élément qui est souvent revenu dans le propos de nos répondants et sur lequel reposerait fondamentalement leur sens de la communauté. Ce sentiment renvoie constamment à l'Inde, le pays d'origine de leurs parents. Quant à la communauté, elle se présente à nos répondants comme une *réalité émergente* qui accompagne le besoin d'ancrage ou d'ajustement identitaire des (futurs) membres. À ce titre, la communauté prend forme dans le cadre d'une quête identitaire de ses membres, quête identitaire qu'elle sert à cristalliser en retour. En outre, la communauté se présente comme une *réalité préalable,* dans laquelle on naît et l'on se retrouve, à un degré ou à un autre. Dans ce sens, elle procure à ses membres une identité de fait – disons d'origine –, ancrée dans l'héritage spirituel et culturel des parents. Le sentiment d'appartenance se ressent fortement de cette double valence. Le jeune se trouve pris entre son identité de fait au sein d'une communauté déjà là et son besoin d'identification au sein de la même communauté en mouvement, spécialement en contexte migratoire. Ce qui donne sens à la communauté, pour lui, tient de ce fait et de ce besoin, de son identité reçue, pour ainsi dire, et de son identité en construction. Selon nos répondants, la responsabilité réciproque est un élément fondamental qui régule l'oscillation du jeune entre les deux pôles, qui d'ailleurs ne s'excluent pas mutuellement. D'un côté, il y a ce que les jeunes attendent de la communauté, au-delà d'un apport matériel ou d'un soutien financier :

> *To give people like us the sense that we are a part of the community; and not only that, but also spiritual "upliftment" is so important nowadays.*

D'un autre côté, il y a ce que la communauté est en droit d'attendre de ses membres :

> *My responsibilities towards the community are basically to promote the culture as much as I can and to hear other people's problems. 'Cause I'm sure I've shared similar problems with other Indian kids.*

Cadre d'échange et de partage, la communauté s'entend aussi comme *lieu de communion spirituelle.* À ce titre, elle distille la convivialité et articule la cohésion entre tous ses membres (personnes, familles, organisations, regroupement d'organisations). Plus que tout, la communauté donne sens à ce que l'on est au départ et au fond de soi-même : des Hindous ! Le fait de former une communauté va de pair avec le fait de se laisser porter et, en quelque sorte, définir par la même communauté. La culture joue ici un rôle de tout premier plan, pour autant qu'elle habite et traverse ce lieu de communion spirituelle en chacun de ses membres et en chacune de ses expressions collectives. De telle sorte que la responsabilité réciproque entre le jeune Hindou et sa communauté a son ancrage dans la culture, dans les expressions et les manifestations culturelles ou à caractère religieux. Le sens de la communauté réside donc dans la vitalité de la culture hindoue au Québec. C'est elle qui souligne la présence hindoue dans le pays d'immigration. Un élève du secondaire est on ne peut plus explicite à ce sujet, comparant la communauté à un regroupement fondé sur la culture :

> *The community is an association and represents that Indians, even outside India, can stay together, and can have some say, and can start building some Indian culture here and other places out of India.*

La communauté n'est donc pas une somme arithmétique d'individus et d'organisations en contexte québécois. Son sens, selon nos répondants, ne s'épuise pas dans la seule provenance géographique des individus qui la composent. À travers la culture et la spiritualité vécues, elle se révèle active et vivante, non pas enfermée dans sa spécificité mais ouverte à la mosaïque culturelle québécoise, voire canadienne. Les jeunes rencontrés se voient comme partie prenante de cette présence active et vivante. Ils pensent que la vie et la survie de leur communauté en Amérique du Nord en dépendent, ainsi que s'en émeut une étudiante de cégep :

> *I expect them [community organizations] to get the youth more involved, rather than enfolding only the parents, because we will be taking care of the community later on. I feel I should be putting effort into it because if I didn't do it, who else would?*

La vitalité de la culture et de la spiritualité hindoues rejoint, chez nos répondants, leur vie quotidienne au Québec, notamment à travers des activités collectives (*cultural shows*), des festivités religieuses (*religious festivals*) ou des activités d'apprentissage d'un instrument de musique (piano, guitare, tabla, etc.), d'une danse ou d'une langue indienne. Au demeurant, le sens de la communauté chez les jeunes Hindous de Montréal renvoie avant tout à l'Inde. En même temps, cette référence implique la vitalité des modes d'expression culturels et spirituels d'héritage indien dans le pays d'immigration. Jusqu'à quel point les jeunes Hindous sont-ils réellement attachés à cette référence ? Nous n'approfondirons pas la question ici. On retiendra seulement que cette référence à l'Inde ne constitue pas un refuge ou une fuite dans un pays imaginaire ; elle évoque plutôt un fondement quant à l'identité du jeune au-delà des frontières et quant à sa perception de sa communauté en terre québécoise. Autant la communauté lui apparaît comme ambivalente et ambiguë, réalité de fait et réalité émergente, autant son sentiment d'appartenance n'est pas une donnée stable, un acquis tranquille. Il a ses temps forts et ses temps faibles, suivant les saisons culturellement plus ou moins actives, suivant les expériences personnelles plus ou moins édifiantes et suivant l'âge aussi, si l'on en croit cet universitaire :

> *I was never really attached to the Hindu community before, but now being older, being able to appreciate things for what they are, it's a good thing there is a Hindu community.*

La référence au Québec et au Canada

Tout cela étant, les répondants ajoutent au sens de la communauté une dimension pragmatique, en relation immédiate avec leur situation au Québec et au Canada. Relevons d'abord une double négation. À la question de savoir s'ils se sentaient appartenir à une collectivité particulière, mais faisant partie intégrante du Québec ou du Canada, les jeunes rencontrés ont unanimement répondu non. Cette première négation prend le biais d'une critique, à certains égards acerbe, de la société hôte :

> *This is a valueless society here ! Dog eats dog world, every man for himself. [...] It's too cut throat a society. There is no sense of brotherly love or anything like that.*

D'un autre côté, lorsqu'on veut savoir s'ils ont le sentiment d'appartenir à une communauté ethnoculturelle spécifique venant de l'Inde ou de l'Asie du Sud, les mêmes jeunes disent ne même pas être des immigrants. Mais au lieu de conduire à la revendication du statut de Québécois ou de Canadien, par exemple, cette deuxième négation va chercher plus loin que l'Amérique du Nord :

> *I don't really consider myself as a member of an immigrant community. I don't know, I don't like saying immigrant community. I think of it as an Indian community, but like a Indo-Canadian community...*

Une déduction hâtive conclurait tout de suite à un paradoxe. On serait devant deux rejets : à la fois le refus de s'identifier au Québec ou au Canada, et le refus de s'identifier à l'Inde ou à l'Asie du Sud. Sous un autre angle, cette double négation rend visible une dynamique réversible. La dynamique de *l'identité de distance*, la première, s'exprime plutôt négativement, telle que nous la recueillons de la bouche d'une jeune universitaire :

> *I definitely am not Québécoise ! But I couldn't say that I'm Canadian because I'm not. And I can't say that I'm totally Indian either. I would say that I'm Indo-Canadian.*

Ensuite, la dynamique de *l'identité de proximité* s'exprime de façon positive, suivant le propos d'un étudiant de l'Université Concordia :

> *I consider myself Indo-Canadian, because I am an Indian but born and raised in Canada !*

Identité ambiguë ou ambivalence identitaire ? Ou bien, peut-être, une sorte de non-identité ? Disons plutôt que l'une ou l'autre ne font que rendre compte de la toile de fond sur laquelle se détachent les références et les appartenances du jeune Hindou de Montréal. La dynamique ici révélée va au-delà de la simple cohabitation stratégique des deux références, des deux modèles, des deux appartenances ; elle va aussi au-delà d'une certaine forme de tolérance passive, de la reconnaissance, dans l'indifférence, des spécificités et des limites territoriales de chaque référence, modèle ou appartenance. La dynamique, ici, est réversible dans ses expressions et annonce la possibilité d'interpénétration réelle de ce qu'elle permet de distinguer à travers l'expérience individuelle des jeunes rencontrés. C'est une dynamique complexe et multidimensionnelle, qui confronte les héritages indien et québécois, ou plutôt canadien, qui transcende l'un et l'autre une fois qu'ils sont assumés par le jeune concerné. On en arrive ainsi à une identité conjuguée, qui ne se limite pas à l'Inde et au Canada selon le parcours migratoire de chacun, comme l'illustre le propos suivant :

> *I'm Canadian. I'm also British : I have a British passport. So I'm a Hindu-Canadian-British, or something like that.*

On l'aura remarqué, le jeune Hindou de Montréal se reconnaît à travers l'Inde et le Canada, ce dernier incluant le Québec. Toutefois, se sentir indien n'évoque pas la même chose que se sentir canadien : indien par son ancrage culturel et spirituel hindou, il appartient au Canada et au Québec par naturalisation ou par la naissance, mais aussi par son effort d'adaptation et d'épanouissement au lieu et au moment. Il s'agit d'une appartenance de fait,

plutôt formelle et fonctionnelle, dans laquelle l'école et l'université deviennent des conditions de l'épanouissement matériel et financier. Comment le jeune Hindou vit-il son sentiment d'appartenance partagé entre la référence à l'Inde et celle au Québec dans le Canada ? Cette question ne sera malheureusement pas examinée ici. Mais on peut retenir que le sens de la communauté chez lui s'articule à la jonction de deux références. Cette articulation a lieu dans la distance et la proximité de l'une et l'autre référence ; elle suppose la possibilité de conflits entre elles et de reconstruction à partir d'elles, dans l'expérience personnelle, où la culture d'origine nourrit la culture du pays hôte, et vice versa.

CONSIDÉRATIONS CONCLUSIVES

Entre le Gange et le Saint-Laurent

Répétons que le sens de la communauté, chez les jeunes Hindous rencontrés, relève à la fois de l'univers hindou comme socle et fondement culturels et spirituels, par les parents, et d'autres appartenances de fait, plutôt fonctionnelles, qu'elles soient sociales ou juridiques. Ce sens de la communauté se cristallise dans l'articulation de deux temps et de deux espaces, du proche et du lointain, du familier et de l'étranger. On pourrait parler de mémoire plurielle, à la fois immédiate et médiate, dont le sens réside dans la transcendance du temps et de l'espace.

D'une part, la mémoire immédiate articule le temps et l'espace d'ici, le temps et l'espace qui s'étendent à partir de l'arrivée des parents et dans lesquels l'héritage de l'Inde s'efforce de prendre racine. La mémoire médiate, elle, articule le temps et l'espace de là-bas, le temps qui a eu cours et l'espace qui s'étend jusqu'au départ des parents et dans lesquels les enfants nés ou grandissant au Québec (mais aussi leurs parents) s'efforcent de reprendre ou de garder pied. Si elles sont distinctes, ces deux mémoires ne sont absolument pas dissociables, parallèles ou successives dans l'expérience cumulative et articulatoire qu'est le processus migratoire. Dans le même ordre d'idées, ces deux mémoires ou, mieux, ces deux expressions de la mémoire plurielle en contexte d'immigration ne se confondent pas, alors même qu'elles se rejoignent par la racine et par le feuillage. L'une renvoie à l'autre, et vice versa.

En somme, la communauté hindoue de Montréal puise la sève qui lui donne sens au bord du Gange ; elle s'entend alors comme l'univers hindou auquel renvoient les différentes expressions communautaires d'ancrage culturel et spirituel hindou que nous avons appelées plus haut les espaces associatifs significatifs. La communauté hindoue de Montréal digère la sève originaire des rives du Gange et se remodèle, au moins partiellement, suivant les sinuosités du Saint-Laurent. Elle s'entend alors comme le champ des

appartenances de fait, plutôt fonctionnelles, au pays d'immigration, auxquelles renvoient les différentes organisations communautaires hindoues, structurées et redéfinies en fonction des conditions existentielles et des exigences juridiques locales. Ces articulations de la distance et de la proximité forment une sorte de nœud chez les personnes et les structures hindoues, un nœud que nos répondants énoncent en des termes clairs : «*I am Indo-Canadian !*» Affirmation et négation tout à la fois, ce nœud identitaire des jeunes de la deuxième génération se vit comme un espace transitoire, et la communauté hindoue elle-même s'y entend comme un espace plus large et plus complexe que ses manifestations locales, puisant à la fois dans l'héritage originaire de l'Inde et dans certaines influences nord-américaines. Autrement dit, ces jeunes, canadiens et hindous, trouvent et donnent sens à leur existence, tant comme personnes que comme communauté, à l'intersection de deux négations et de deux affirmations identitaires circulant entre le Gange et le Saint-Laurent.

Deux interpellations

Étant donné le sens que les jeunes Hindous donnent à leur communauté, la notion de communauté ethnoculturelle, d'usage courant au Québec plus qu'ailleurs au Canada, mérite d'être remise en question. Le terme même de communauté ethnoculturelle apparaît lié à la question constitutionnelle du Québec, beaucoup plus qu'à la réalité des immigrés. En effet, le terme a vu le jour dans le cadre des discussions entourant *La politique québécoise de convergence culturelle* (1978), suivie de *Autant de façons d'être québécois, Plan d'action du gouvernement du Québec à l'intention des communautés culturelles* (1981), tous deux élaborés comme solutions de rechange à *La politique du multiculturalisme pancanadien* (1971). Cela étant, à en croire les jeunes Hindous que nous avons rencontrés (mais aussi leurs parents), la réalité des communautés ethnoculturelles du Québec ne s'épuise ni dans l'origine géographique ni dans le critère linguistique de la langue maternelle autre que le français et (ou) l'anglais. Dans les faits, préalablement à leur immigration au Canada et à la diversité interne au pays hôte, les Hindous de Montréal ont hérité d'une diversité plusieurs fois millénaire quant à la provenance géographique, à la culture d'origine, à la religion, à la langue maternelle, etc. Cette dimension prémigratoire constitue en soi une nuance importante, au point de vue sociopolitique local, quant à ce que l'on pourrait appeler la communauté hindoue de Montréal. De telle sorte que, sans être tout à fait ce que la société hôte veut qu'elle soit, mais sans être non plus tout à fait à l'image de ce qu'elle est au pays d'origine, la réalité de la communauté hindoue de Montréal prend forme dans un entre-deux, à travers une expérience fondamentalement interculturelle. Le propos des jeunes Hindous rencontrés pose donc une double interpellation :

– Par la naissance et le statut juridique subséquent, les jeunes Hindous de Montréal ne sont pas des immigrés en Amérique du Nord, tandis que par l'héritage culturel et spirituel reçu des parents, ils sont et demeurent des Hindous. *Le fondement de leur spiritualité hindoue se mêle au pragmatisme fonctionnel de leur insertion sociale dans le pays hôte, mais sans s'y confondre !* Ce faisant, ils interpellent la génération et l'héritage de leurs parents, en même temps que l'assertion québécoise de la communauté ethnoculturelle.

– Par leur double appartenance, indienne et canadienne (plus que québécoise), les jeunes Hindous de Montréal sont *une génération de la transition.* Située en marge des clivages ethniques théoriques, partagée entre la distance et la proximité aussi bien avec le pays d'origine qu'avec le pays hôte, cette génération interpelle la manière dont les sciences humaines vont questionner une société d'immigration comme le Québec, qui se cherche tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, comme diversité culturelle intrinsèque et comme peuple ou nation spécifique parmi d'autres, au sein ou en dehors du Canada.

Bibliographie

DELEURY, Guy (1978). *Le modèle hindou. Essais sur les structures de la civilisation de l'Inde d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, 403 pages.

KANUNGO RABINDRA, N. (1984). *South Asian in the Canadian Mosaic*, Montréal, Kala Bharati, 186 pages.

KAKAR, S. (1985). *Le monde intérieur : enfance et société en Inde*, Paris, Les Belles Lettres, 213 pages.